

Le roman « Doppler »

Michel Biron

Volume 22, numéro 2 (65), hiver 1997

Henri-Raymond Casgrain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201309ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201309ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Biron, M. (1997). Le roman « Doppler ». *Voix et Images*, 22(2), 389–393.
<https://doi.org/10.7202/201309ar>

Roman

Le roman « Doppler »

Michel Biron, Université du Québec à Montréal

Jusqu'à quel point une image poétique peut-elle structurer un texte romanesque? C'est, me semble-t-il, le genre de question que l'on est en droit de se poser lorsqu'on a affaire à un roman qui s'intitule *Décalage vers le bleu*¹. L'auteure, Louise Bouchard, ne fait pas mystère de cette image, qu'elle emprunte à l'astrophysique. Cela s'appelle l'effet Doppler : lorsqu'une source lumineuse s'éloigne de l'observateur, ce dernier perçoit un décalage vers le rouge ; lorsque la source se rapproche de lui, le décalage tire vers le bleu. Or, l'héroïne de Louise Bouchard, Maria, aime un homme qui ne l'aime pas et qui ne cesse de s'éloigner d'elle : en termes astrophysiques, il y a donc décalage vers le rouge. Pourquoi continue-t-elle de lui écrire et d'attendre sa réponse, pourquoi est-elle malgré tout attirée vers lui? Sa sœur Adrienne ne comprend pas ce qu'elle

lui trouve et nous aussi, à vrai dire, nous restons assez médusés devant cette passion tout entière tournée vers la nostalgie. L'homme en question est certes un séducteur (il a même une théorie : la séduction à la russe, basée d'abord sur les charmes de l'intelligence et de la conversation), psychiatre de profession, mais Maria n'est qu'une ancienne conquête parmi d'autres, plus difficile à vivre toutefois parce que Maria s'obstine à lui envoyer des lettres. De surcroît, elle se meurt d'un cancer et sait depuis longtemps qu'il ne l'aime plus, que cet homme dont elle s'est éprise à dix-neuf ans et qui fut ensuite son amant ne l'a peut-être jamais aimée. Ajoutons enfin deux autres personnages, pour achever de rendre étonnante cette passion de jeunesse qui refuse de s'éteindre : le mari de Maria, homme plutôt sympathique, et leur fille de dix-sept ans, Eugénia.

Un roman sentimental aurait cherché à montrer d'où procède une passion aussi improbable. Le roman de Louise Bouchard n'explique à peu près rien et ne cesse, au contraire, d'accentuer le caractère énigmatique de l'amour adultère de Maria. *Décalage vers le bleu* n'est pas un roman d'amour. Mais qu'est-ce au juste? Appelons cela un roman «Doppler», du nom de l'effet qui décrit — sans les définir ni les expliquer — les trajectoires de certaines étoiles vues d'ici-bas. C'est un roman peu romanesque, construit autour de personnages sans personnalité, comme si chacun était déterminé non pas par son passé ou son milieu, non pas par sa conscience ou sa psychologie, mais par l'étrange configuration que tous dessinent lorsqu'on les observe de loin. Vus de près, ils deviennent inintéressants, presque inexistantes. Ils n'ont de valeur que si on les considère comme mus par une force intérieure qui les dépasse et les maintient hors d'eux-mêmes, dans une sorte d'assujettissement à autrui.

Sans avoir fait le deuil de son premier amour, Maria a épousé un homme simple et bon qu'ensuite elle ne peut ni ne veut quitter, en partie à cause de leur fille. C'est par celle-ci que s'ouvre le roman, plus précisément au moment où, à dix-sept ans, cet âge où l'on n'est pas sérieux, disait Rimbaud, Eugénia passe du bleu au rouge, de l'allégresse puérile du retour à la maison à l'inquiétant désir de s'en éloigner. C'est ce moment où la vie bascule sans raison apparente que le roman cherche à saisir d'entrée de jeu. Il ne s'est rien produit de bien extraordinaire: au beau milieu d'un examen qu'elle croyait pouvoir réussir sans effort,

voici qu'Eugénia perd pied. Sa volonté la trahit et la page reste blanche. Rien de plus banal sans doute que ce passage de l'adolescence à la vie adulte et cette impression soudaine selon laquelle la vie devient un combat. C'est le roman qui veut cette banalité, accordant tout juste ce qu'il faut au personnage pour qu'il s'impose comme un individu à part entière, avec ce que cela suppose de manies singulières et de souffrances intimes, mais lui refusant du même coup toute force d'action, toute valeur héroïque. «Il suffit qu'elle décide d'accomplir une tâche ou entreprenne une activité quelconque, il suffit qu'elle veuille faire quelque chose pour qu'aussitôt surgisse une volonté contraire qu'elle perçoit à la fois comme sienne et comme étrangère, une sorte d'ennemi intérieur.» (p. 12) Dès lors, elle n'en finit pas de découvrir que sa volonté ne lui appartient désormais plus tout à fait. Ce sentiment de non-coïncidence ne quittera plus Eugénia, comme il hante sa mère depuis toujours dirait-on.

L'histoire d'Eugénia n'a ici d'autre fonction que de fixer le moment où la volonté individuelle se brise. Elle annonce l'histoire de Maria — le destin de la fille précédant paradoxalement ici celui de la mère —, qui suivra une direction inverse: du rouge vers le bleu. Les deux histoires sont aussi inverses en cela que celle de Maria passe par une véritable anamnèse, un retour non seulement à sa grande histoire d'amour, mais aussi à la mort de sa mère, qui coïncide d'ailleurs avec le moment où son amant l'a abandonnée. Durant toute sa maladie, elle ressasse son destin et se montre

étrangement optimiste et absente, comme si la maladie lui offrait l'occasion inespérée d'obliger son amant à lui répondre enfin. L'agonie n'a véritablement lieu qu'au moment où, seule avec son mari, elle retrouve toute sa volonté, dans un éblouissement final :

Le cœur de Maria défaille. Tant de lumière. Tant de clarté. Qu'est-ce que l'amour, le sait-elle enfin? Ce que c'est que l'amour, la lumière. Là, dans le regard limpide. C'est ça, c'est le jour. Ah! c'est le jour. Amour. Lumière aveuglante. C'est toi. Comme tout est clair. On a voulu la perdre, on l'a détournée de son étoile. Pour quelle faute? Pour quelle offense? Peu importe, c'est fini, c'est assez. Elle a suffisamment souffert. Décalage vers le bleu. Elle serre sa main.

— Je n'ai pas peur, je vais guérir. Je vais me battre, tu vas voir, il ne m'aura pas (p. 221).

Peu importe de savoir exactement à qui ou à quoi renvoie le pronom «il» — ce peut être tout à la fois au psychiatre, au cancer ou à «l'ennemi intérieur» évoqué au début du roman à propos d'Eugénia. L'essentiel, c'est ce «décalage vers le bleu» qui prouve qu'elle s'est enfin libérée de cela même qui la rendait si lointaine, si absente.

Toute la structure du roman repose donc sur l'opposition qu'on dirait stendhalienne entre deux couleurs, le rouge et le bleu. Mais, chez Stendhal, le rouge et le noir avaient de multiples significations, politiques et autres. Chez Louise Bouchard, la clef symbolique est donnée d'avance et c'est la même qui sert à ouvrir toutes les portes. Même si cette image est liée à la passion de Maria pour l'astronomie, il reste qu'elle sur-

git de l'extérieur du roman et devient peu à peu écrasante, comme si toute l'action romanesque s'abolissait dans cette trop puissante allégorie. L'image est extrêmement séduisante, mais elle finit par devenir prévisible et comme surexploitée. Dès lors, ce n'est plus l'image poétique qui se soumet à la logique romanesque, c'est l'inverse. La poète gêne la romancière.

*
**

*Le Troisième Orchestre*², premier roman de Sylvain Lelièvre, commence exactement comme *Madame Bovary*: «Ce matin, Toccatéfugue en personne est venu nous présenter un nouvel élève.» (p. 13) Sauf que le Proviseur s'appelle «Toccatéfugue», ce qui change tout: ce surnom amusant, au lieu de désigner l'Autorité, suppose une sorte de familiarité à la croisée de deux univers, celui du collègue classique et celui de la musique. Aux yeux du narrateur, Toccatéfugue est essentiellement un musicien, un pianiste remarquable. Et le nouvel élève qu'il présente ce matin-là n'a rien de Charles Bovary: il s'appelle Hubert Ross, il a lu Prévert et se passionne pour le jazz. C'est lui qui initiera Benoît, le narrateur, au monde de la musique et au monde tout court.

Ce petit roman sans prétention est mené avec un talent qu'on ne soupçonnait pas chez l'auteur. L'écriture est vive, amusante, jamais naïve malgré sa simplicité apparente. Les rôles sont distribués selon un modèle bien éprouvé, celui du roman initiatique, façon *Grand Meaulnes*. Mais, en dépit de ces conventions, Lelièvre parvient à trouver le ton juste, en

partie en délaissant rapidement l'itinéraire strictement scolaire de ses personnages pour l'univers de la musique. Le titre du roman fait référence au « mystère » du troisième orchestre avec lequel le musicien de jazz Eddy Duchin, idole de Hubert puis de Benoît, aurait joué vers la fin de sa vie. C'est aussi grâce à la musique que Benoît rencontre la mère de son ami, Marjorie, une jeune veuve américaine qui vit à Québec et parle le français avec un accent irrésistible. Benoît, bien entendu, tombe éperdument amoureux de cette femme qui, de plus, joue du violoncelle et a vu jadis Eddy Duchin jouer avec son troisième orchestre à New York. Femme sans âge, sans patrie, elle se trouve au cœur du « mystère » qui fascine Benoît et constitue le personnage le plus étonnant de ce roman qui est plus qu'un simple roman initiatique.

**

L'enfance, chez Hugues Corribeau, c'est sérieux. *Deadly serious*. Dans la première nouvelle de son recueil, *Attention, tu dors debout*³, un enfant court à travers les bruits de la guerre, dans une ville du bout du monde qui ressemble à Sarajevo. Il aperçoit une petite fille avec une sucette à la bouche et, sachant tout déjà du monde grave des adultes, « ils décidèrent d'être amoureux fous l'un de l'autre » (p. 11). Devenus inséparables, ils marcheront ensemble au-delà de la ville, jusqu'à la forêt minée où, ils le savent bien, ils finiront par mettre le pied sur l'une de ces « truffes funestes » (p. 13) qui leur crèvera les tympans.

Les dix-sept nouvelles qui composent le recueil ne sont pas toutes aussi tragiques que la première. Mais lorsque ce n'est pas la guerre, c'est la maladie, le silence ou quelque torpeur inexplicable, comme si l'enfant incarnait dans son être fragile une sorte de conscience immédiate de la cruauté des hommes et du mystère des choses. À chaque fois, l'auteur choisit le difficile parti de présenter l'enfant de l'intérieur, d'où le procédé récurrent qui consiste à montrer le monde du point de vue de l'enfant. Non pas en attirant le regard du lecteur vers des objets qui sont généralement à la hauteur d'un enfant, à la façon des pieds de Grand-Mère Antoinette au début d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*⁴, mais en ramenant les éléments du monde adulte à la dimension d'un regard unique et neuf, en le *révélant*. Plusieurs nouvelles tournent ainsi autour d'un secret, d'un mystère, d'un symbole que l'enfant révèle moins par son langage que par sa manière intense de regarder un monde qui lui paraît toujours étranger. Mais peut-on être doué d'un regard neuf sans savoir encore ce que pensent les autres, en vertu du seul privilège de l'ingénuité? L'auteur sait bien que non et contourne le problème en attribuant à l'enfant une vision essentiellement poétique du mal, de la souffrance, de l'inhumanité.

Mais l'intention poétique du recueil est si forte, si évidente que les portraits d'enfants ressemblent à de lourdes paraboles. Ces enfants qu'on voulait nous faire voir dans le secret de leur intimité deviennent des êtres abstraits, portés par des légendes et des mythologies empruntées aux traditions les plus diverses. Et puis cela

s'achève avec l'inévitable découverte de la sexualité, dans une scène encore une fois trop poétique pour être vraie, au milieu d'une rivière juste assez tranquille, avec au-dessus les frondaisons d'un saule comme on en trouvait jadis chez Lamartine ou Musset.

1. Louise Bouchard, *Décalage vers le bleu*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 234 p.
2. Sylvain Lelièvre, *Le Troisième Orchestre*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1996, 197 p.
3. Hugues Corriveau, *Attention, tu dors debout*, Québec, L'instant même, 1996, 103 p.
4. Marie-Claire Blais, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Montréal, Éditions du Jour, 1965.